

nouvelle en remplacement de l'ancienne, belle compensation pour l'amputation.

Voilà déjà bien assez de matière pour un roman. Toutefois, aux yeux de Kristien Hemmerechts, c'était apparemment insuffisant. Le livre déborde d'intrigues secondaires chargées d'une symbolique propre - et souvent assez lourde. Ainsi il y a le récit de la vagabonde Hannah Prat, une terroriste qui a tourné le dos à la haute société, voit dans les doigts manquants de Victor des stigmates et, pour cette raison, veut un enfant de lui. Il y a les fugaces amours saphiques entre Petra et une amie, ainsi que la passade avec le mari de sa soeur, laquelle ne peut lui pardonner que si elle l'accompagne dans un groupe de discussion féminin pour s'y décharger de son sentiment de culpabilité, etc. Amour lesbien, groupes féminins, automutilation (Hannah Prat se taillade la poitrine), vie de clocharde dans les bas-fonds de Bruxelles, amour libre, fanatisme religieux, inceste, mort d'un enfant, avortement, pauvreté contre richesse, sens et non-sens de l'aide aux pays en voie de développement..., tous ces thèmes accumulés pêle-mêle, et parfois quelque peu hors de propos à première vue, alourdissent considérablement le roman et amènent le lecteur à s'interroger sur le sens de tout cela... Mais ne serait-ce pas là précisément l'intention de l'auteur? Car la vie de tous les personnages semble en effet dépourvue du sens qui est censé leur apporter le bonheur. Ils sont tous obstinément à la recherche de quelque chose, cherchent des satisfactions dans des subterfuges qui n'en offrent guère. Le tout pourrait s'avérer parfaitement cohérent, s'il ne manquait à ce roman l'émotion et la compassion que sont supposés susciter chez le lecteur ces personnages somme toute assez sympathiques. Le roman se présente par trop comme une pure anatomie, comme le suggère le titre français, un démêlement d'éléments juxtaposés sans grande cohérence.

La structure du livre, en revanche, est très ingénieuse. L'histoire n'est pas développée de manière linéaire ni racontée par un seul narrateur, mais sous des angles de vue variables (à tour de rôle par Petra, Emilia et Hannah Prat) et dans un ordre

chronologique bousculé (1972-1973; 1968; 1976; 1978; 1968-1969 et 1990). Cette construction confère au livre sa quasi constante imprévisibilité et, en dépit des objections formulées plus haut, garantit au lecteur un véritable plaisir de lecture.

Gerti Wouters
(Tr. W. Devos)

KRISTIEN HEMMERECHTS, *Anatomie d'un divorce* (titre original: *Zonder grenzen*), traduit du néerlandais par Patrick Grilli, Editions La Différence, Littérature étrangère-Belgique, Paris 1999, 353 p.

Voir *Septentrion*, XXI, n°4, 1992, pp. 39-44.

◆ **Le style, c'est Karel van het Reve (1921-1999): l'adieu à un grand essayiste**

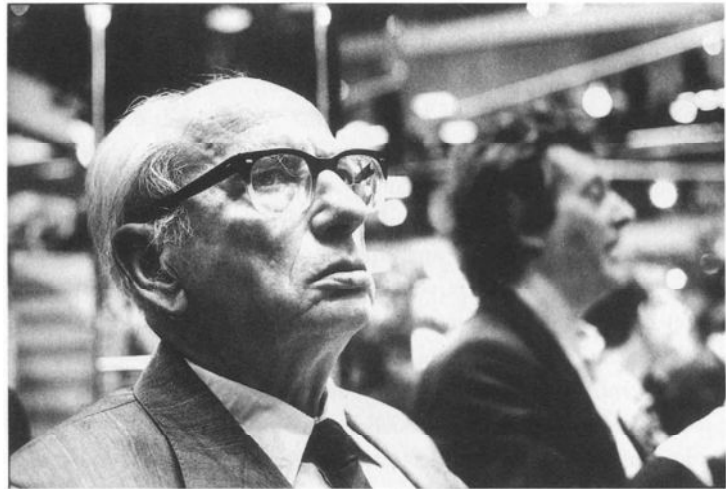
Certes, on ne peut pas dire que l'écrivain néerlandais Karel van het Reve décédé en 1999 soit tombé dans l'oubli. Les journaux néerlandophones lui ont rendu hommage à travers la publication de nombre de ses chroniques et la télévision et la radio ont rediffusé quelques anciens films et enregistrements. Mais peu de gens semblaient cependant comprendre - ou ils étaient rares à dire - que les Pays-Bas venaient de perdre un très grand écrivain et un érudit d'exception.

S'il est vrai que Karel van het Reve avait des admirateurs, il suscita cependant autant d'agacement et de dédain, et ce pour plus d'une raison. Son oeuvre essayiste est lisible et drôle, ce qui, en considération de sa règle pratique toujours d'application selon laquelle «toute oeuvre écrite lisible ne peut être considérée comme littérature» incita certains lecteurs à le placer en marge de la littérature. Il avait un frère, Gerard Reve (°1923), qui est également écrivain et qui plus d'une fois se montra désobligeant envers lui, lui portant même quelque peu ombrage (peut-être parce que Karel n'eut jamais de paroles désagréables à l'égard de son frère Gerard). Ses opinions étaient tranchées et souvent sans concessions à la mode. Enfant, il reçut une éducation communiste dont il ne tarderait pas à se distancier: un revirement idéologique dont il ne manquera à aucun moment de commenter les raisons. Et il va sans dire que dans les années 60 et

même après, ce genre d'idées avaient, dans certains milieux, plutôt mauvaise presse. Il était vent devant, devint «conservateur», «partisan d'une droite dangereuse», et fut même à un moment qualifié d'agent de la CIA. Lorsqu'un jour on lui demanda ce qu'il en était réellement, il aurait répondu: «Ça, nous ne sommes pas en droit de le dire».

Van het Reve avait en outre le don de la polémique. Son argumentation ne présentait guère de failles, mais, comme souvent, l'adversaire cherchait cependant à lui répliquer. Citons à ce sujet une conférence qu'il donna en 1978 sous le titre *Literatuurwetenschap: het raadsel der onleesbaarheid* (Littérature: le mystère de l'illisibilité), dans laquelle il n'hésita pas à reconnaître son aversion pour nombre de publications scientifiques consacrées à la littérature, tout en précisant les discours sur la littérature qui éveillaient son intérêt. Cette conférence et sa réaction aux réactions que suscita cette lecture («Comme ils étaient contrariés») le rendirent impopulaire parmi ses confrères. Et comme il semblait trop difficile de l'exclure par les arguments, ses collègues choisirent de le dédaigner. Et comme Flaubert, Van het Reve se dut de soupirer: «Les gens de mon métier sont si peu de mon métier».

Il fut pendant de nombreuses années professeur titulaire d'une chaire de littérature russe à l'université de Leyde. Ses écrits sur la Russie tels que *Geschiedenis van de Russische literatuur. Van Vladimir de Heilige tot Anton Tsjechov* (Histoire de la littérature russe. De Vladimir le Saint à Anton Tchekhov), les recueils d'essais *Russisch voor beginners* (Russe pour débutants), *Lenin heeft echt bestaan* (Lénine a



Karel van het Reve (1921-1999) (Photo Klaas Koppe).

réellement existé) et *Het geloof der kameraden* (La foi des camarades, un bref aperçu de l'idéologie communiste) témoignent d'autant de sensibilité pour l'arriération de ce pays que pour les efforts (politiques, littéraires) entrepris par les Russes pour fuir la barbarie. Sa prose contemplative, ses traductions, en particulier de Tourgueniev, et son engagement en faveur des dissidents russes firent de lui une des grandes figures de la slavistique néerlandaise.

Cependant, ses occupations ne se bornaient pas aux lettres russes ou à la Russie. «Je manquais», disait-il plus tard de l'époque où il fut nommé professeur titulaire, «je manquais d'intérêt pour 'la' littérature russe. Je ne me suis toujours intéressé qu'à certains auteurs russes. Les autres ne m'intéressaient pas du tout». Il était même «enclin à penser que celui qui lit avec autant d'intérêt Voznesenski et Brodski se disqualifie à proprement parler pour une chaire de littérature russe».

Les sujets traités dans ses essais sont très divers: le sexe et la violence dans les livres et dans les films, la linguistique, le prince héritier Guillaume-Alexandre, les *Tournesols* de Van Gogh, les lois alimentaires juives. L'élément commun à tous ces sujets, ou plutôt à l'étude qui en est faite par Van het

Reve, est la raison, la plaisanterie, le bon goût (qu'il soit confronté à Dashiell Hammett, à Homère, à un slogan publicitaire ou à la Symphonie militaire) et l'aversion pour toute forme d'illusion (que ce soit le marxisme, le christianisme, l'évolutionnisme ou la psychanalyse).

Mais outre les sujets qu'il traite, c'est la pureté de sa prose qui séduit le lecteur. Difficile de trouver au cours des cinquante dernières années un auteur néerlandais maniant un style aussi précis et juste. Ses écrits se répandent même au-delà des frontières: ainsi, un professeur de néerlandais d'une université étrangère n'hésite pas à se servir du dernier ouvrage de Van het Reve, un recueil de chroniques qu'il enregistra pour la radio, comme ouvrage de référence pour l'enseignement d'un néerlandais vivant et correct. De nos jours, l'oeuvre de Karel van het Reve n'a cependant été traduite qu'en allemand.

La dernière phrase de sa thèse de 1954 dit: «Ce ne sont pas, selon nous, les frontières politiques ou idéologiques, mais au contraire des choses difficilement définissables telles que le sens des proportions, du goût, du savoir-vivre, de la raison, voire même d'une certaine opiniâtreté personnelle, qui distinguent la civilisation de la barbarie. Et sa vie durant Karel van het Reve a choisi la civilisation».

Stijn Alsteens
(Tr. D. d'Haese)

Fin 1999, les Éditions Van Oorschot (Amsterdam) ont publié le recueil d'essais *Achteraf* (Après coup).

MUSIQUE

Ilse DeLange, nouvelle étoile au firmament de la musique «country»

En 1998, Ilse DeLange, originaire d'Almelo (dans la province néerlandaise d'Overijssel), présenta aux critiques de musique pop ébahis son CD *World of Hurt* enregistré intégralement aux États-Unis avec des musiciens américains. Ils furent encore plus stupéfaits lorsqu'ils apprirent qu'Ilse DeLange avait signé un contrat pour sept CD

avec *Warner Nashville*, la branche country du géant des médias *Warner Music / Warner Bros.* En octobre 1998, Ilse DeLange entama une large tournée de reconnaissance avec son groupe néerlandais, tournée qui se révéla positive des deux côtés.

Les amateurs de musique country connaissaient Ilse DeLange (°1977) depuis longtemps. A seize ans, on la tenait déjà pour une artiste pleine de promesses. Malgré son jeune âge, elle possédait, en effet, un visage, une voix et un rayonnement très personnels. Pendant des années, DeLange resta un secret jalousement gardé. Sa percée ne fut pas tout à fait le fruit du hasard, le «new country» de jeunes artistes ancrés dans la musique pop étant devenu, ces dernières années, le genre le plus populaire aux États-Unis.

L'histoire de la musique country remonte au début du XX^e siècle, à une époque où elle servait de porte-parole à la population blanche défavorisée du Sud américain. La musique country usait traditionnellement de guitares, de banjos et de violons (fiddles) qui accompagnaient des voix brutes au dialecte rauque et aux émotions effilochées. La musique country reflétait des normes et des valeurs conservatrices. Elle fourmillait d'allusions à l'usage immodéré de la boisson, à la violence familiale et aux divorces, le tout sur un arrière-plan de haine raciale, d'analphabétisme et de chômage. Durant la première moitié du XX^e siècle, la musique country partagea quelques caractéristiques stylistiques avec le blues, la musique des classes noires défavorisées. Le blues est, lui aussi, une musique de guitare, où l'authenticité joue un rôle important et où la parole est donnée à l'homme illettré, opprimé et pourchassé. Cependant, alors que le blues et ses dérivés reliaient en premier lieu la passion et la communication au rythme, la musique country accentua la mélodie et la forme de la chanson.

En 1928, la station de radio locale de Nashville lança le premier programme country *Barn Dance*. C'est juste après l'amélioration de la qualité de